

Charles CAMPROUX

---

## LA MENTALITÉ « SPIRITUELLE » CHEZ PEIRE CARDENAL

---

(Cahiers de Fanjeaux n° 10, 1975)

---

Dans la conclusion du volume 8 des cahiers de Fanjeaux R. Manselli écrit (1): «Tous ces mouvements (les mouvements des Mendians) ont été dus aux forces porteuses de la civilisation du Midi telle qu'elle s'est développée après la guerre des Albigeois... » - « Ce n'est ni la guerre contre les Albigeois, ni la force, ni l'inquisition elle-même qui ont transformé la société méridionale, qui l'ont ramenée au christianisme catholique, mais précisément la persuasion spirituelle, la force morale et l'éloquence des Prêcheurs, l'exemple de vie des Mineurs; ce sont les forces morales qui ont changé et finalement orienté la vie religieuse, spirituelle et morale du Midi de la France. ». On peut ne pas souscrire absolument à ces paroles, notamment en ce qui concerne le rôle de l'Inquisition et des Prêcheurs. Quant au rôle par contre des Mineurs, je pense pour moi, que R. Manselli a vu tout à fait juste. Dans cette communication, je n'ai pas l'intention d'examiner la question générale des rapports de « la civilisation du Midi » après la guerre des Albigeois, avec le développement des ordres Mendians, mais simplement un aspect beaucoup plus limité: celui de la conformité de certains idéaux de la civilisation occitane des troubadours avec ceux des *Menudets* occitans, *los Esperitals*. Traiter cette question dans sa totalité exigerait un très gros volume et des recherches qui restent encore à faire. Je me contente donc ici d'examiner un point très précis: les éléments de concordance que l'on peut trouver entre le troubadour Peire Cardenal et les Spirituels occitans.

Le choix de Peire Cardenal pour cette confrontation troubadours-spirituels se légitime assez facilement. Il suffit de rappeler quelques dates. La vie de Cardenal s'étend entre 1180 et 1278 (2). Cardenal a connu la belle époque des troubadours avant la croisade contre les Albigeois, il a participé aux événements de la croisade dans le parti des comtes de Toulouse. il a vécu personnellement les grands changements qui se sont déroulés à la suite de la Croisade soit dans les terres de Raymond VII jusqu'à sa mort en 1249, soit ailleurs, après cette mort, et notamment à Marseille de 1249 à 1257 puis à Montpellier de 1257 à 1278. Entre temps il a accompli des séjours à la cour d'Uc IV de Rodez, de Guiraud d'Armagnac, de Gaston VII de Béarn, de Roger- Bernard III de Foix. Ces quelques dates nous révèlent un homme d'oc étroitement attaché à sa civilisation: la vivant joyeusement dans sa jeunesse, militant pour elle en restant indéfectiblement au service des Raymond de Toulouse, fuyant ensuite les terres de Toulouse quand elles sont passées sous la souveraineté d'un prince non occitan, Alphonse, frère du roi de France, pour vivre d'abord à Marseille à l'époque la plus intense de la lutte de la commune de Marseille contre Charles d'Anjou prince de culture étrangère au pays (1250-1257) (3), puis se retirant définitivement à Montpellier où règne un souverain, Jaume lo Conqueridor, né à Montpellier de Marie de Montpellier, de droite culture occitane par qui Cardenal « molt fo onratz e grazitz » (4). Du point de vue occitan on peut dire que Cardenal remplit tout son siècle (5). Dans le domaine des lettres laïques comme dans celui de l'esprit, il est certainement un excellent témoin de son temps.

C'est précisément pendant le temps de cette longue existence qu'un certain nombre de faits importants du point de vue religieux ont particulièrement touché les pays de civilisation troubadouresque. François d'Assise (6) naît en 1182 et meurt en 1226. Saint Bonaventure vécut de 1221 à 1274. Le concile de Lyon qui arrête la prolifération des ordres et confréries

d'esprit mendiant, si importants en pays d'oc, est de 1274. Sans parler naturellement de la fondation et du développement des frères Prêcheurs. En Provence Douceline, sans entrer en religion, devint sainte de 1214 à 1274, tandis que son frère Hugues de Digne est « le Père et l'oracle des Mineurs *spirituels* » (7). Il est même possible de rapprocher par la date plus étroitement certains faits qui concernent les Frères Mineurs et la vie de P. Cardenal. Peu après 1222 Cardenal loue les *menudets* tandis qu'en 1229, ou peu après, il écrit une violente satire contre les Jacobins (8) : or 1222 est la date d'installation des Franciscains à Toulouse (9) et Cardenal vit alors à Toulouse. Cardenal vit ensuite à Marseille de 1249 à 1257, époque de la plus forte opposition de la commune de Marseille à Charles d'Anjou, avons-nous dit: c'est précisément à cette époque que les Sachets fondés par Hugues de Digne connaissent un grand développement à Marseille où le 12 mai 1251 se réunit le chapitre général des prieurs de la douzaine de maisons de Sachets déjà existantes (10). Le séjour de Cardenal à Marseille correspond également à la période de fondation de la maison de Roubaud à Marseille (1250-1257) et c'est aussi en ce temps que mourut le frère de Douceline, Hugues de Digne (1255 ou 1256) (11). Deux années après l'établissement de P. Cardenal à Montpellier (1257), le 30 novembre 1259, saint Bonaventure est à Montpellier pour se rendre à Narbonne au chapitre général de son ordre l'année 1260 (12). Cette même année 1260 Pierre Olieu est novice à Béziers (13) et il est assez probable qu'il profita de l'enseignement donné à Montpellier. Autour de 1260, également, Arnaud de Villeneuve est étudiant à Montpellier et l'on sait que le fameux médecin qui devait faire encore de longs séjours à Montpellier fut un zélé défenseur des Spirituels (14).

Il apparaît donc certain que P. Cardenal a passé une grande partie de sa vie dans un milieu qui va de Toulouse à Marseille en passant par Montpellier, profondément remué par l'idéal mendiant, tout spécialement par celui des Franciscains, désignés en langue d'oc par l'épithète à valeur hypocoristique *menudets* employé par Cardenal lui-même, cette forme même du mot montrant la force de pénétration de l'idéal franciscain dans la population du pays occitan. Le Père F.-R. Durieux après avoir souligné l'action d'Hugues de Digne qui « n'hésitait pas à soutenir que nul, fut-il Pape, n'avait pouvoir de relever un frère

Mineur de son vœu solennel de pauvreté, tant ce vœu était la perfection même devant Dieu seul» écrit: « Le mouvement spirituel va se déplacer vers l'ouest au point que, quelques décades plus tard, il sera synonyme de Narbonne, Béziers et Carcassonne. Sous l'influence de qui? Peut-être du Frère Raymond Barral» et il cite à ce sujet un épisode rapporté par Olieu (15). Sans contester le rôle qu'a pu jouer le Frère Raymond Barral, il me semble possible d'affirmer qu'il y avait déjà en Languedoc, au XIIIe siècle, autour de Cardenal et, probablement chez Cardenal lui-même, ce qui existait en Provence avec Hugues et sa sœur Douceline : une même mentalité de tendance « spirituelle ». Cette mentalité me paraît être le résultat de la rencontre de deux sortes de faits qui caractérisent le XIIIe siècle en pays d'oc, tout au moins dans les régions qui ont été le plus sensibilisées par, je ne dirai pas les guerres de la Croisade contre les Albigeois, mais par les combats des populations qui ont soutenu la cause des hommes d'oc contre les guerriers venus de France, comme le souligne Cardenal par exemple dans le poème XVII à la coble 3 : « *Ara es vengut de França...* » (16) :

1) l'importance de plus en plus grande prise par la population des villes dans la formation d'une conscience commune; 2) regret, de plus en plus nostalgique, au fur et à mesure que le siècle avance, des valeurs de civilisation troubadouresque désormais négligées sinon contre-battues par les nouvelles autorités (17). Déjà au XIIe siècle la civilisation troubadouresque était largement répandue par les villes occitanes (le seul exemple de Foulquet de Marseille suffirait à le prouver) : au XIIIe siècle le transfert de la civilisation d'oc des cours aux cités, après la défaite des seigneurs d'oc et leur évincement au profit de seigneurs du nord, s'accroît notablement. Peire Cardenal peut précisément en être le symbole qui, après avoir écrit une partie de son œuvre à la cour de Raymond, en composa par la suite une partie aussi importante, sinon plus, dans les cités de Marseille et de Montpellier.

Naturellement cette rencontre et ce transfert modifient l'inspiration troubadouresque dans ses manifestations proprement érotiques, mais subsiste un important fond de civilisation, celui que nous pensons retrouver chez les «esperitals ». Comme le souligne le Père F.-R. Durieux (18) le

*Breviari d'Amor* de Matfre Ermengaud (qui cite Cardenal plusieurs fois et en parle comme un disciple respectueux) « ne s'intéresse à l'érotique des troubadours que pour la purifier et l'orienter vers le divin amour ». Mais le trait profond qui va des troubadours aux *esperitals* est sans doute un trait de civilisation qui dépend avant tout du tempérament de l'homme d'oc de ce temps: le besoin d'un absolu qui arrache tout l'homme. L'étoffe des *zelanti* est de même qualité que celle des hommes qui chantèrent le *joy*. C'est la même « exaltation lyrique » (le mot est de Jeanroy) qui réclame de l'individu *cor e cors e saber e sen e fors'e poder* (19) et qui fait que Douceline est ivre du Saint Esprit (*E hubria d'Esperit*) et qu'elle manifestait « *tan maravillos gauch que non semblava qu'en lo sieu cor caupès aquel alegrier esperital...* » (20). C'est ce même besoin d'absolu qui arrache ce cri à Cardenal :

*Ni de Dieu non teng un pogés*

*Mas una arma que li rendrai* (21)

Le Père Durieux, dans la même page, souligne l'importance de cette aspiration individuelle quand il écrit: « Nos béguins étaient donc des laïcs désireux de vie chrétienne personnelle. Le phénomène est très ancien en Languedoc. On peut mettre le succès des Cathares et des Vaudois sur le compte de cette aspiration laissée trop longtemps inassouvie par les responsables de l'orthodoxie. Plus d'un de ces béguins devait même être un converti des anciennes hérésies de la région (22)... On devine ainsi que les Frères Mineurs s'étaient attachés à ramener au bercail tout ce monde, et cela explique bien des à-peu-près doctrinaux. On y a trop vu de l'hétérodoxie, quand il eut fallu n'y voir que catéchèse. » Cette définition des béguins s'applique parfaitement à Cardenal dont au moins une bonne moitié de l'œuvre n'est pas autre chose qu'une sorte de catéchèse d'un laïc désireux de vie chrétienne personnelle, mais aussi profondément imprégné de la civilisation troubadouresque de son pays. Lui aussi a été accusé d'hétérodoxie par des critiques modernes, mais aussi certainement, par ces clercs qu'il a si violemment attaqués (et qui ne sont jamais les *menudets*) et auxquels il a superbement répondu, par exemple dans sa magnifique chanson à la Vierge: « *Vera vergena, Maria* » (23) ou dans son cinglant *Estribot* (24). Et quand on a voulu voir dans le fait qu'il refuse le serment (25) un trait de catharisme, on oublie simplement que la civilisation

traditionnelle des pays d'oc écartait normalement le serment et que « la formule d'engagement demeurait la plévine » (26). Pour un poète qui si souvent fait appel à *Jèsu-Crist* cette attitude n'est-elle pas tout simplement celle que recommande saint Matthieu ? (27) Les violentes attaques de Cardenal contre les Clercs à qui il reproche si souvent leur avidité sont bien, dans le « climat de l'époque », suivant le mot d'Y. Dossat, en conformité avec la leçon de *l'exemplum* cité par le même Y. Dossat. L'attitude de Cardenal est celle de ce Sachet de Brignoles qui justifiait son action évangélique auprès d'un moine de La Celle s'entendit répondre cette phrase qui légitime assez les attaques de Cardenal : « Au diable le soin des âmes, à nous les profits matériels » (28). L'attitude de Cardenal dans les poèmes que Lavaud appelle de satire de Morale générale est parfaitement parallèle à celle des Frères du Sac, fondés en 1251 à Marseille, telle que la résume *l'Histoire de Marseille..* « Les Frères du Sac, fondés par Hugues de Digne, ..., attaquent ouvertement dans leurs sermons l'ordre établi et l'Eglise officielle, compromise selon eux avec les riches et les puissants » (29). Cette phrase peut s'appliquer exactement à une grande partie de l'œuvre de Cardenal. De 1249 à 1257 Cardenal vit à Marseille: c'est le temps où les Sachets s'y développent avec une rapidité extraordinaire (30); c'est le temps de la période de fondation de la maison de béguines de sainte Douceline (31); c'est le temps où les « Franciscains furent étroitement mêlés à la vie de la cité dont ils avaient épousé les revendications » dans la lutte de la commune contre Charles d'Anjou qui se termine par la capitulation de juin 1257 qui, supprimant la commune, attribue tous ses biens et revenus à la cour de Charles. Ne peut-on voir un écho de ces spoliations, et de l'indignation morale des Frères Sachets dans ces vers du poème LXXII contre les suzerains avides: « *E cobeitzz pela e ton - Et rauba et acusa e pen. Que negus doms non o enten - Mas qu'om breumen aya l'argen - De sos homes e. Is draps e. Is vis e. Is blatz; - Pueis no li. n cal si. Is cassa paupretatz* » (32). Il serait possible de poursuivre un certain nombre de coïncidences ponctuelles entre l'œuvre de Cardenal et la conduite des Menudets. Il est sans doute non moins significatif de comparer un certain nombre de points de concordance éthique entre l'inspiration des uns et de l'autre. Naturellement on s'attend à ce que le sentiment de la pauvreté occupe ici une place de

premier choix. Mais auparavant on peut estimer que deux autres aspects d'un comportement profond qui se rattache à la civilisation troubadouresque n'en sont pas moins très importants: l'attitude de joie courtoise, plus exactement de *cortezia*, car il ne s'agit pas de la courtoisie telle qu'elle s'est transformée dans le roman courtois d'oïl, par exemple, d'une part, et, d'autre part, l'attitude qui consiste à faire passer la confiance en la valeur personnelle de l'individu avant la soumission pure et simple à l'autorité et à ce qu'elle se croit autorisée d'enseigner d'office.

En ce qui concerne le premier point, c'est une banalité de souligner ce qu'il y eut chez François d'Assise de joie troubadouresque. R. Gout écrit, par exemple: « Il prit pour modèle ces chantres de l'amour courtois. Il devint le chantre d'une *cortezia* divine... Il appelait ses disciples des « jongleurs de Dieu » (33). A propos de la *Vida de Santa Doucelina*, Gout écrit encore: « En divers passages de ce livre, on respire cette courtoisie, fleur du jardin provençal dont le parfum enivra saint François, et il y est question, en propres termes de la courtoisie de la Sainte Vierge » (34). La *Vida* dit exactement « *a la qual (Doucelina) Nostra Donna avia acostumat de far motas consolacions e motas cortezias* » (35). A ces *cortezias de Nostra Donna* font écho chez Cardenal les invocations de la prière à la *Vera vergena*: *Vera amors, vera mercés* et l'épithète donnée à Dieu par le poète « *Dieu es tan cortes* » (LIV. 6). Cardenal identifie même la *cortezia* au service de Dieu: « *Sabes cals es - Pros e « cortés » - E cal deu, hom baron clamar? Aquel que fai-So qu'a Dieu plai...* » (LXV 157-161).

Cette *cortezia* se manifeste par la douceur. De *Doucelina la Vida* nous dit en jouant sur le nom de la sainte: « *ma dona sancta Doucelina de Dinha, li quals fon mot dousa e digna, per so car Dieus la vizitet en benedictions de doussor* » (36). Cette notion de « doux », de « douceur » revient à maintes reprises dans la *Vida*. C'est également le même sentiment que Cardenal exprime quand il invoque Dieu « *Dieus verai, plen de « doussor* » (LXXIV. 33), ce Dieu qui oppose la *cortezia* à la malfaisance: « *Mas be sapcha chascun qu'eu crei - Que mil aitan - Grazis Dieus faitz quan son « cortei » - Que malestan* ». (XLVII 31-34).

Cette *cortezia*, cette « douceur », découlent de l'« amour », point de départ de la civilisation troubadouresque. Chez

François et chez ses disciples, chez Doucelina, cet amour c'est naturellement l'amour de Dieu. Il en va exactement de même chez Cardenal qui transpose, sans effort, l'amour, du plan profane au plan de Dieu. C'est sur l'amour de Dieu, on le sait que saint Bonaventure fait reposer sa philosophie et sa théologie (37). C'est sur la douceur de cet amour que compte Cardenal, amour dans quoi il associe Dieu et la Vierge: « *Deu prec per sa doussor que. ns gar d'enferral dolor - E. ilh verge Maria.* » (XVII 65-67) ou encore Jésus, Marie et saint Jean le disciple bien-aimé, quand il les invoque pour lui et pour ses enfants : « *Per merce. us prec, donna sancta Maria, - C'al vostre fill mi fassas garentia, - Si qu'el prenda lo paire e. Is enfants - E. Is meta lay on esta san Johans.* » (XXXVI 45-48). A cet amour Doucelina s'est donnée tout entière: « *Et adoncs illi escompresa e abrazada d'aquell fuoc de la caritat de Crist am gran ardor d'amor, donet tota ,si mezesma a Dieu...* » (38) Ces paroles peuvent être magnifiquement illustrées par le très beau poème consacré par Cardenal au « triomphe de la Charité » : (*Caritatz es en tan bel estamen*) (XLVI) qui se termine par cette chaude effusion: « *A bel amador - Que a bell'amor - qu'a donat son cor e se - Ai donat mon cor e me.* » (56-59) où se trouve condensé en quatre petits vers tout le miracle de l'amour du Christ sauveur et de l'homme sauvé.

Est-il nécessaire de rappeler que l'amour de François pour Dieu s'étendait à toutes ses créatures et que cet amour était un des traits caractéristiques des *menudets*. « *E par la sobeirana amor qu'illi avia a Dieu, era enaissi enlassada ab cascuna creatura que en cascuna reconoissia aller i. creator e i. comensament* » nous est-il dit de Sainte Doucelina (39). Un autre trait de la *cortezia* des troubadours c'était précisément « l'attention aux autres ». L'exemple est donné par le Sauveur lui-même: c'est ce que souligne Cardenal dans le Sermon: « *Jhesus Cristz, nostre Salvaire* » : « *Aisso es gran* » *cortezia - Qui salva que salvat sia - : qui. Is autres a salut guia - Venir deu a salvamen* » (LV 4-8). Le comportement courtois est semblable au comportement de François et de ses disciples: il fait joyeux accueil et il embrasse son prochain ce que ne fait pas l'homme puissant et spoliateur d'autrui que satirise Cardenal : « *E non fai joi ni abraça - Si com far deuria* » (LXVII 23-24). Au contraire celui « *Qui vol aver - Fina valor entiera* », « *Donan, meten* (dépensant) - *Plazers fazen - Es valors acampada - E*

*malvestatz tolen.* » (LXVIII 1-2 et 21-24). R. Lavaud (40) a bien souligné cet élargissement *d'amor* courtois, « en amitié accueillante à tous », soulignant, par là, le passage de l'éthique proprement troubadouresque à l'éthique religieuse des Menudets. C'est pourquoi, comme le Sachet de Brignoles, auquel on a fait allusion plus haut, se trouve en opposition au moine de La Celle, Cardenal s'oppose aux faux clercs qui ignorent la *cortezia* .. « *Ieu ja non auzirai quella faussa clergia - Que non onren ne Deu ne la vergen Maria - Et en ditz et en fatz son pejor cascun dia, - Et aquel que les crey ne que en lor se fia - Troba. Is voidz de merce e sensa' cortesia* » (XXXI 11-15). Cardenal satirise les « ordres » qui sont *sensa cortezia*, c'est-à-dire sans cette *caritat* qui, pour lui, nous l'avons vu, prime tout. N'est-ce pas, au fond, la même mentalité que celle de Doucelina quand son biographe lui fait dire avec plus de précaution, en s'adressant à ses béguines: « *Tut li autri sant orde an fort liam de regla, mai vos autras non est a plus liadas mai sol a caritat* »? (41) Enfin il convient de ne pas oublier un dernier trait de la *cortezia* franciscaine: la joie. R. Gout parle de la pauvreté joyeuse qu'enseignait Hugues de Digne (42) et la *Vida* nous montre les admirateurs de Doucelina « *plens de meravilhas gauch et d'alegrier esperitall* » (43). N'est-ce pas la même exaltation joyeuse que décrit Cardenal en ces termes: « *Si avetz d'aur une plena mazierra - E non avetz amor ni acoindansa - Ab Dieu ni ab gent de bona manieira - Ja non auretz deliey ni benanansa, - Que granz avers ten son don cossiros - E bon'amors alegre e joios, - Que. I rics s'irais mentre l'amoros dansa.* » (LIV 15-21).

« Hugues, rappelle le Père F.-R. Durieux n'hésitait pas à soutenir que nul, fut-il pape, n'avait le pouvoir de relever un Frère Mineur de son vœu solennel de pauvreté, tant ce vœu était la perfection même devant Dieu seul. Cette affirmation jaillie d'un enthousiasme mal contenu à l'égard de sa propre

vocation va déchaîner sous peu bien des orages dans l'Eglise » (44), Cette confiance dans la vocation individuelle, personnelle, qui supprime tout intermédiaire entre l'homme et Dieu, qui refuse en conséquence toute autorité, fût-elle celle d'un pape, entre l'homme et Dieu, qui, à plus forte raison, refuse l'autorité qui paraît aller contre ce qui est senti comme le bien, qui, en conséquence accorde plus à l'inspiration individuelle qu'à l'enseignement des doctes, est un trait général de la civilisation héritée de l'esprit d'amour troubadoursque. Dans les pays d'oc traumatisés par l'implantation d'autorités étrangères au pays, soit civiles, soit religieuses, il n'est pas surprenant qu'une telle attitude contestataire se soit fortement exprimée, soit dans les prédications des Sachets, par exemple ou plus généralement dans celles des Menudets, soit dans celle d'un poète comme Cardenal témoin de son temps.

W.C. Van Dijk résumant l'esprit franciscain peut écrire: « Il veut concilier l'obéissance, le civisme, le sens de la hiérarchie, avec le sentiment de l'indépendance personnelle, le goût des libertés et l'idéal d'un certain égalitarisme ». W.C. Van Dijk souligne que l'ordre franciscain apparaissant, dans l'Europe du Midi, dans un climat sociologique troublé par les sectes « en sera profondément marqué» et il rappelle que la « mission hors de pair» de François d'Assise fut « marquée d'abord par un anticonformisme aigu » (45). Cet anticonformisme apparaît très tôt chez Cardenal excité par les premières nominations de prélats étrangers à la place des prélats occitans destitués vers 1211-1212 : « *L'arcivesques de Narbona - Ni.l reis non an tant de sen - Que de malvaisa persona - Puescan far ome valent : - Dar li podon aur e argent - E draps e vin e anona, - Mas lo bon enshament - A cel cui Dieus lo dona.* »

(XIX 1-8). Cet anticonformisme deviendra une des sources de l'inspiration de Cardenal. C'est lui qui le pousse à satiriser les prélats: leur haute situation ne doit pas en imposer: « *C'aissi com plus aut son prelat - An mens de fe e de feudat - E mais d'engan e de mentir, - E mens en pot hom de ben dir, - Car mais i a de falsetat - E mens de ben e de vertat* » (XXXII 33-39). Le vrai baron ne se juge pas à sa situation d'état mais à sa valeur d'homme: « *Tals a vestit - Drap de samit - E pot be gran aver mandar - Que ges no.l do - Nom de baro - Quan li vei malvestat menar. - F tals es nus - Que non a plus - C'aquel c'om porta bateiar - Sol car es pros - E. il plas razos, - Lo deu*

*hom baron apellar.* » (LXV 97-108). Ce n'est ni la richesse ni la puissance qui fait l'homme et Dieu « n'aime pas autant la progéniture du Puissant malfaisant qu'il fait celle du peuple menu» (*Ni tant non ama son frut - Com fai del pobol menut.* LXIX 35-36).

Cardenal, comme les Menudets, se range du côté du *pobol menut*. Cet anticonformisme social n'est pas le trait peut-être le plus significatif de la priorité accordée à la personne humaine. Il y a surtout un anticonformisme intellectuel. C'est sans doute ce qui explique que Cardenal s'il ne dit point de mal des Franciscains en dit beaucoup des Frères Prêcheurs. Sans doute le rôle que jouèrent les Dominicains au début, dans les terres d'oc, au service de l'Inquisition, est pour quelque chose dans l'antipathie de Cardenal, telle qu'on peut la voir par exemple dans les poèmes XXVIII (*Ab votz d'àngel, lenga espèrta, non blesa*) et I.XXVII (*Tot enaissi com fortuna de vent*). Mais il y a à cette antipathie un motif plus profond: la « haine de l'orgueil », héritée de l'idéal troubadouresque, pour tous ceux qui prétendent imposer leur autorité intellectuelle. M. de Fontette souligne cet orgueil intellectuel quand elle rappelle le texte cité par le Père Vicaire « où les Dominicains disent qu'ils ne veulent pas accueillir dans leur ordre des gens insuffisamment formés ». M. de Fontette commente ainsi le texte en question: « On voit l'enthousiasme qu'ils (les Dominicains) mettaient à accueillir les Sachets au autres Pies, expulsés de leur couvent. Les Dominicains sûrement étaient assez élitistes » (46). A cette sorte d'orgueil fut aussi en butte la maison de Roubaud, comme le signale indirectement et prudemment la Vie de sainte Douceline : après la mort du frère de Douceline « *alcunas personas s'esforseron de desfar so que le sans ni illi avian fach d'aquell sant estament, dizent que per ren non podia durar aquell estament freol e consellavan li que prezessa autr'ordre* » (47). La « faiblesse" et l'indépendance de Roubaud étaient ainsi jugées comme une anomalie, jugement qui dénote cet orgueil intellectuel qui déplaît tant à Cardenal et, en vérité, à l'esprit évangélique de saint François. La connaissance de Dieu et, par là, du bon et du mauvais, ce n'est pas la science ni les savants qui la donnent, mais la contemplation, la méditation directe, ce qui dans le langage de Cardenal est dénommé *conoissença, entendement, bon enshament*. C'est ce que pense saint Bonaventure quand il estime, comme le souligne E. Gilson, que:

« Le philosophe est moins sûr de ce qu'il sait que le fidèle de ce qu'il croit » (48). Les Franciscains deviendront, eux aussi, à partir de saint Bonaventure un ordre intellectuel, mais dans le pays d'oc les *esperitals* ne suivront pas cette évolution. Deux exemples à ce point de vue sont remarquables, tous deux rapportés en langue d'oc, l'un aux débuts du développement des Spirituels, l'autre vers la fin de ce mouvement; tous deux intéressent une femme c'est-à-dire un individu par situation ignorant des doctrines des doctes. De Douceline, la *Vida* nous dit: « *que ja l'avia menada l'auteza de sa contemplacion a l'entendement de las Escripturas, jassiaisso que d'autramens ill non agues sotileza de letras* ». Douceline interrogée par « *un gran lector de l'orde qu'estava a Marsella* » répond de telle sorte que « *aquell grans homs connoc e dis que l'entendementz de la sancta puiava plus aut, per esperit de contemplacion, que non fazia le sieu, per razon de la sciencia ques avia* » (49). En deux autres endroits de la *Vie*, une anecdote semblable est rapportée (50). Le biographe souligne, dans la première, qu'une « *femena simpla e paura de tostz bens* » en sait plus sur la question « *ques es arma?* » que « *tut li maistre ni li lector de Paris* ». Et de même, dans la seconde, la biographie fait dire également au *lector dei luoc* « *que tut li maistre de Paris non pogran aver miels respondut a la question* » (la question du lecteur était: comment Dieu parle-t-il aux anges et aux saints du Paradis lui qui n'a ni bouche ni langue). Significative est cette insistance à opposer *l'entendement* d'une simple femme aux plus grands maîtres de Paris. L'autre exemple est celui de sainte Delphine dont la *Vida occitana* a été écrite, d'après Jacques Cambell, par un frère mineur d'Albi entre 1383 et 1397 (51). L'ouvrage est incontestablement d'inspiration spirituelle. A maintes reprises la haute « science » théologique de Delphine est mise au-dessus de celle des plus doctes doctes, comme lorsque Delphine s'entretient avec le célèbre Arnaud de Villeneuve, zélateur connu des *esperitals* et leur protecteur. Le biographe se complaît à rapporter que le Pape Clément VI lui-même recevant Delphine à Avignon en 1351 reconnaît qu'il a entendu d'elle des vérités auxquelles en lisant l'Écriture Sainte, il n'était jamais arrivé: *a la qual vertat, ligen la sancta scriptura, nus temps no era pervengut*. Après quoi il rapporte également que « *Frayre Frances de Meyros,*

*yssamen maestre mot fundat e preon en sancta teologia dizia que am lhieys parlan, era enformat en vera teologia* » (52).

La même attitude de confiance en l'homme simple se retrouve un peu partout dans l'œuvre de Cardenal, le ton est seulement moins charitable comme il est naturel dans l'œuvre d'un satirique. Cardenal parle avec sarcasme du *sotil saber* des Jacobins prêcheurs (XXVIII); il vitupère *aquest mestre pastor de la gleisa romana, plen de folor e d'orgulh e d'ufana* (XXXI), il accuse les ergoteurs qui se contentent de « commencer » sans aller aux actes et, de ces « grands commenceurs », « il y en a beaucoup par les réfectoires et autres lieux, avec trop de *mais* et de *si* (XXI) ». « Il y a dans le monde, dit-il, *tan granz falhensa d'amor* que la feinte douceur régnera ainsi que la fausseté et l'orgueil dissimulé *entr'els plus saberutz* ». (LXVI). Sans doute il y a, dans ces attaques, de la hargne contre ces Prêcheurs que Cardenal accuse d'orgueil parce qu'ils s'attaquent à des hommes de sa civilisation qu'il a toujours défendus. Mais le fond de son attitude est bien celle de l'homme qui croit à la valeur personnelle de l'amour qu'il fait passer devant toute autorité. C'est ainsi que dans son *Sermo* .. « *Jhesus Cristz, nostre salvaire* » il ne craint pas de s'en prendre à celui « qui gouverne l'Eglise » et qui excommunie à tort car « *aquel sec via segura - Qu'en totz sos fatz met mesura - Car caritatz e drechura - Lo condui a salvanem* » (v. 121-124). C'est qu'en effet pour lui celui qui a l'esprit bien armé par le Dieu d'Amor voit Dieu avec les « clairs yeux de la foi » (*Ab lo Diu d'amor - Cui esperitz armatz ve - Ab los clars hueilhs de la fe*. XLVI 9-11).

---

### III

---

Il est évidemment inutile d'insister sur le rôle primordial de la pauvreté chez les Menudets « *esperitals* ». Par contre le rôle de la pauvreté dans l'œuvre de Cardenal mériterait une longue étude qui n'a jamais été entreprise. Cette seule étude nous convaincrait de *l'esperitalitat* de Cardenal. L'importance du pauvre et de la pauvreté dans son œuvre appa raît d'abord par

un simple calcul. Sur les 96 poèmes qui nous restent de Cardenal, 11 sont consacrés à la poésie traditionnelle amoureuse ou féminine. Sur les 85 autres 16, sauf omission, sont inspirés par la pauvreté d'une façon étroite et au moins 12 d'une façon indirecte par sa satire de la richesse et de la convoitise (je ne compte pas les simples allusions à la *cobezesa*, à la *cobeitat*, à *l'avareza*, et, à l'opposé, à la *caritat* et au *donar*, éparses ça et là) (53). C'est donc au moins un tiers des poèmes de Cardenal qui, plus ou moins, sont inspirés par la pauvreté et les pauvres. Il y a là dans l'œuvre du poète une véritable dominante. Il n'est pas douteux que ce fait est dû aux événements qui ont accompagné le changement dans la civilisation troubadouresque produit par les troubles de la Croisade. Le fait est bien connu quand il s'agit du développement des Mendiants en terre d'oc. Est-il besoin de rappeler comment Dominique comprit qu'il devait prêcher en adoptant les chemins de la pauvreté, sur lesquels cheminaient déjà les Vaudois et les Parfaits, L'étude de A. Cazenave « Les ordres mendiants dans l'Aude et l'Ariège » (54) montre, dans un travail ponctuel, le parallélisme entre le développement des Mendiants et les terres occitanes ravagées par la Croisade. R. Gout souligne judicieusement à propos de la fondation de Roubaud que « La Provence sortait déchirée du drame albigeois » (55), Le fait même, souligné par tous les historiens, de l'importance du milieu urbain dans l'implantation des Mendiants et surtout des Franciscains est la conséquence de la destruction de la noblesse locale, qui cesse d'être le refuge, sinon le paradis de tous ceux qui ne pouvaient gagner leur vie qu'auprès de seigneurs fiers de *largueza* et dont l'idéal était de tout redistribuer des biens et de l'argent qui leur revenaient. La mentalité de *largueza* survit des cours chez les bourgeois dont étaient, il faut se garder de l'oublier, plusieurs troubadours de la belle époque, et non des moindres. Salimbene qui était en Provence en 1248 et 1249 note que « nombre de femmes et d'hommes faisaient pénitence, sous l'habit séculier, dans leurs demeures et ils étaient très dévots aux Frères Mineurs. Beaucoup de notaires, de juges, de médecins et d'autres hommes lettrés se réunissaient, les jours de fête, dans la chambre de frère Hugues... » (56). C'est à la même date que Cardenal quittant définitivement Toulouse prise en main par un prince français, Alphonse, va vivre d'abord à Marseille puis à

Montpellier où il fut un de ces « hommes lettrés » dont parle Salimbene. Pour saisir convenablement l'importance des pauvres à ce moment, il faut se rendre compte que le mot n'a pas exactement la valeur que nous lui accordons aujourd'hui où un pauvre est quelqu'un à qui « on fait la charité » non sans une certaine condescendance pour cette sorte de déchet social. Il s'agit alors en vérité, d'une véritable classe sociale. Le père de Doucelina ne faisait pas la charité aux pauvres mais « il avait coutume pour l'amour de Dieu, de les garder en sa maison » (57). Il en sera de même pour Louis d'Anjou chez qui « certains pauvres vivaient en permanence. Il en allait de même pendant ses voyages et une troupe plus ou moins compacte de mendiants (le mot n'est peut-être pas très juste) l'accompagnaient » (58). Ce caractère social du pauvre est à plusieurs reprises souligné par Cardenal. Le poème LXXIX est significatif à cet égard. Cardenal déclare d'abord que « *Totz lo saber dei segle es foudatz* » parce que le « riche est appelé sage et que le pauvre est proclamé fou et misérable ». Puis il affirme fortement la dignité humaine et la valeur sociale du pauvre: « Un homme pauvre ne doit point être chassé car il a sens et entendement tout comme le riche et raison pareillement - et il s'en trouve de bien avisés - et *s'il est appelé au conseil*, il le donnera loyal, et sans tromperie et quiconque le croira ne pourra y éprouver dommage » (15-21). Le pauvre de Cardenal n'est pas tant le miséreux que nous désignons par ce terme, que l'homme privé de tous droits et de toute puissance, l'individu rejeté du circuit social, rejeté, par là, de la possession et de la jouissance des biens. Au siècle précédent, en pays d'oc, cette classe rejetée n'existait pas: elle vivait auprès des seigneurs du pays qui mettaient leur Prix à dépenser largement pour eux sans les considérer, loin de là, comme des déchets sociaux. Cardenal a souligné très tôt le changement de mœurs en en précisant l'origine dans XVII (*Falsedatz e desmesura*) quand il déclare: « A présent est venu de France cet usage: que l'on ne convie que ceux qui ont abondance de vin et de blé et qu'on n'ait pas de relations avec une personne pauvre, et qu'il ait le plus d'ostentation celui qui donne le moins » (22-32). Et il en a précisé la cause morale: « *Et avaretatz s'atura - Encontra largueza* » (1-8). Dans LVII il précise que la mort de *largueza* est le résultat de la défaillance *d'amor*: « Il y a suffisante profusion de vivres et de blés mais il y a pénurie

d'amour et d'actes honorables; et il est peu aimé le pauvre et l'être en détresse (59) tandis que trouve bienveillance le riche et le comblé. Et le pauvre n'a point d'esprit en comparaison du riche. » (65-14). Le poème LVII date des années de la Croisade. Les mœurs ainsi « importées de France » se sont si bien implantées en terre d'oc que dans le poème LXXVI, daté des dix dernières années de la vie de Cardenal, le poète reprend la même idée dans des termes très semblables : « Il y a par le monde grande abondance de beaux repas, de toutes provisions; des eaux limpides ont ruisselé, de blés et de vins il y a foison. Mais il y a « grand défaut d'amour » et d'actions honorables oui vraiment et l'homme pauvre vient en butte à la haine et persécuté, s'il veut dire la vérité » (25-32). Ces vers nous font mieux comprendre la réaction des Spirituels, précisément au nom de l'amour évangélique, héritier ici de l'amour troubadoursque.

La réaction de Cardenal devant la multitude des nouveaux pauvres est celle-là même du mouvement spirituel. Le poème LV commence par la louange de la charité généreuse envers *la gent faillida* « la race des déçus ». Il invite le vrai chrétien à « ne point convoiter de grands revenus (grands rendas) (60) ni les biens de ce monde pitoyable » (255-256) (61). Car rien ne vaut par rapport au royaume du ciel: « Car ni rente ni richesse ni tout ce qui est et sera jamais ne vaut rien sans la compagnie du Roi père tout-puissant » (62). Douceline « *tot aquest mont mesprezet per dezirier del regne celestial* » (63). Cardenal termine sa Faula « *Una ciutatz fo, no sai cals* » (LXX), dirigée contre la Convoitise qui a rendu fous tous les hommes de la cité sauf un, ainsi: « Car l'esprit de Dieu leur paraît folie, mais l'ami de Dieu, où qu'il soit, connaît qu'ils sont tous insensés, parce qu'ils ont perdu cet esprit de Dieu. Et eux, ils le tiennent lui pour insensé, parce qu'il a laissé l'esprit du monde » (65-70). Les riches laïques disciples des Spirituels, comme le père d'Hugues et de Douceline, comme Arnaud de Villeneuve n'amassent pas mais dépensent pour les pauvres et c'est ce précepte spirituel qu'énonce Cardenal dans LV à la strophe 13 : « Jamais homme qui croit en Dieu n'amassera de richesse, car la compassion et la pitié lui font dépenser son argent ». C'est ainsi que survit transformée la *largueza* troubadoursque. L'ennemie de *largueza* fruit normal d'amour, la convoitise, va de pair, dans l'éthique troubadoursque, avec orgueil. Et

orgueil et convoitise s'opposent à charité et sont ennemis de pauvreté. Cardenal le souligne fortement. Ainsi dans XXXIII (*Tan vei lo segle cobeitos*) il s'en prend aux « *orde envejos - plen d'erguelh e de mal talan* » (9-10) pour qui « le pauvre démuné en aucun temps ne sera à ensevelir, ni à visiter, ni à bien accueillir... (21-23) (64). Dans XXXII c'est le même double reproche qu'il fait aux clercs et aux prélats qui « ravissent tout ce qui est vacant » si bien que « les seigneurs du monde sont supplantés et mis sous eux » : « *Ves clergues deslials me vir - Car an tot l'ergueil ajostat - E l'engan e la cobeitat* » (9-11). Dans son *Sermo* (LXV) il s'adresse à tous en déclarant: « je veux vous débarrasser du grand orgueil... de convoitise » (67-70). C'est que l'argent est le moyen de la puissance qui satisfait l'orgueil. « L'argent est beaucoup plus puissant que diable et que Dieu: celui-là conquiert par lui les hommes qui en fait amas. » (XLIX 22-23). Ce sentiment que la pauvreté entretient l'humilité en même temps que l'humilité appelle la pauvreté est très précisément exprimé dans la Vie de sainte Douceline : « *E car humilitat conserva pauretad e pauretad noiris humilitat...* » (65). Quand Douceline décide de renoncer à « tous les trésors, à toutes les richesses de son père » la Vie nous dit exactement: « *investi se ferventmens d'esperit de paupriera ab sen d'humilitat* ».

Mais le signe caractéristique de la pauvreté des Spirituels est précisément d'être *esperitala*, c'est-à-dire dégagée des choses de ce monde (66). La Vie de sainte Douceline emploie constamment les termes *esperit*, *esperital*. Le terme a souvent le sens d'exaltation notamment dans les expressions *alegrier esperital*, *meravillos alegrier d'esprit*, *alegra de gauch esperital* qui font spontanément songer au *joi* des troubadours. Mais le terme, soit sous la forme du substantif soit sous celle de l'adjectif, est naturellement aussi employé à propos de la pauvreté. « *Car ill era plena de savieza esperital, e paura d'esperit* » où l'expression est celle même des Béatitudes évangéliques (67). Les expressions correspondantes *paupertat d'esperit*, *esperit de paupriera* sont employées dans le chapitre où il s'agit du vœu de sainte pauvreté (68). La définition de la pauvreté spirituelle est nettement donnée avec la première expression: « *paupertat, aquella solamens que Jhesu Crist ensinhet a gardar, e la donet a sos decipols, so fon al sans apostols, per principal fundament, car aquisti sola paupertat*

*d'esperit es pres del regne del cel* ». Cardenal emploie la même expression, avec la même valeur, quand il s'en prend dans XXVII aux Jacobins prêcheurs: « *Esperitals non es la lur paubreza .. - Gardan lo lor prenon so que mieus es* » (33-34). Douceline met en pratique cette pauvreté spirituelle en mettant en commun toute aumône qu'on pouvait lui offrir: « *metia la en comun, ho la dava als fraires, ho la partia entre paures personas* » (69). C'est précisément le comportement opposé, celui « des vifs gloutons qui vendent Dieu et ruinent le peuple et prêchent qu'ils vivent saintement » que Cardenal critique quand il constate: « *Fraire son tug, mas no son pas engals - Las partz qu'ilh fan dels bes de Jhesu Crist* » (70). Dans XXVIII Cardenal avait d'ailleurs déjà précisé: « Et ils ne partagent point leur vêtement ainsi que saint Martin le faisait: mais les aumônes, par lesquelles on a coutume de soutenir les pauvres gens, ils veulent toutes les avoir » (37-40). La satire de Cardenal fait écho à la pratique de Douceline.

D'ailleurs le comportement de ceux dont le poète dit *qu'Esperitals non es la lur paubreza* est exactement l'antithèse de celui de Louis d'Anjou tel qu'il est rappelé dans l'étude de J. Paul citée plus haut, comportement qui s'applique à imiter celui de François d'Assise. Les détails de XXVIII s'opposent, pour ainsi dire point par point à la conduite de Louis. Ces gens-là « ne partagent point leur vêtement ainsi que saint Martin le faisait » : Louis d'Anjou comme François l'ont fait. Ces gens-là « laissent le cilice, car il est trop âpre » : « Louis d'Anjou comme François l'enduraient ». Ces gens-là portent « des vêtements légers et amples, à la chape bien étalée, faits de camelot en été et épais en hiver, avec de légères chaussures, pourvues de semelles à la française quand il fait grand froid, en fin cuir marseillais et bien solidement lacées de main de maître, car lacer négligemment est grande sottise » : Louis d'Anjou « n'avait pas non plus suffisamment de linge et un de ses familiers dut faire don d'un de ses caleçons pour sa toilette funéraire. On lui fit une ceinture avec une corde qui servait à fermer une fenêtre... ». Ces gens-là causent grandes frayeurs aux maris et s'assoient à côté des femmes: « Louis d'Anjou a fui la compagnie des femmes au point qu'on ne l'a jamais vu, ni ici ni là, avoir quelque familiarité avec une femme du siècle... ». « Ces gens-là, disputent sur le vin, quel est le

meilleur » : Louis d'Anjou « buvait à table aussi rarement que possible et parfois pas du tout. Son vin était alors trempé de beaucoup d'eau ». Ces gens-là « mangent la bonne fraise et le coulis si bien battu qu'on le boirait, et le bouilli gras de poule de pays... » : Louis d'Anjou, « prince, puis évêque » à qui l'on préparait trois plats « ne goûtait que d'un, le moins apprêté et le plus commun » et « ne touchait pour ainsi dire pas au poisson et à la viande... »

Ainsi l'idéal de vie que défend Cardenal dans les détails même de la vie quotidienne est celui des *esperitals*. Il ne faudrait pas croire que le goût du pittoresque explique l'attitude du satirique en la circonstance. En effet sur le plan des principes également, Cardenal affirme nettement la primauté de la pauvreté. Dans le poème XLVI, où il s'agit du « triomphe de la charité » l'intention est nette puisque sont face à face Droit et Tort. L'affirmation de Droit porte précisément sur la convoitise: « Droit dit à tous de vivre justement car Tort se perd à mesure qu'il thésaurise les biens » et Tort répond en situant clairement la pauvreté: « en quoi, rétorque-t-il à Droit, leur convient cette vie juste? Car les tiens sont pauvres et les miens sont riches. » (23-26) Tort continue en soutenant « qu'un homme n'a aucune valeur s'il n'enferme pas son argent » « que celui qui prend est sage et puissant », « que celui-là à un honneur plus grand qui amasse davantage » et Droit, chaque fois, répond en niant les affirmations de Tort... Et Cardenal conclut, tout comme un prédicateur spirituel, que « La grande folie du monde Tort la tient pour sagesse et il tient pour folie la sagesse qui fait son trésor de Dieu ». Arrivés à ce point on ne s'étonnera pas si Cardenal s'attaque aux gloutons du poème XXXVII cités plus haut qui font de la *sancta glieiza* une *glieiza venal* (20), oppose leurs *faitz felons* à leur *ditz esperitals* (25), opposant ainsi leur impiété à l'esprit spirituel. Le terme de *telon* est couramment employé dans les sermons occitans dans ce sens d'impie comme le montre la traduction en latin des sermons en langue d'oc publiés par C. Chabaneau (71). Pour Cardenal l'inspiration spirituelle s'oppose nettement à l'esprit du mal. Certes il y a dans l'œuvre de Cardenal, même dans la partie qui concerne les poèmes rangés par Lavaud dans les 3° et 4° sections: « poésie ou satire religieuse », « poésie ou satire de Morale générale », une inspiration violente de militant qui a souffert des événements et des conséquences de la Croisade. Mais très

souvent cette allure qui semble, il faut le reconnaître, assez éloignée de la douceur évangélique, cède le pas à une inspiration qui se rapproche étrangement de celle des Spirituels. Si bien que l'on a l'impression d'être en présence d'un laïc, poète engagé de l'idéal *esperital*, qui défend cet idéal avec les moyens qui sont les siens: ceux du sirventès hérité des troubadours. Certaines coïncidences ponctuelles comme le séjour de Cardenal à Marseille de 1249 à 1257 au moment du plus grand développement des Sachets et des Frères Pies, au moment également du développement des béguines de Roubaud suggèrent que Cardenal a bien connu l'inspiration spirituelle du XIIIe siècle, qu'il en a été partisan et s'en est fait le défenseur. Et qu'il a continué, par la suite, à Montpellier de 1257 à sa mort époque où se forment dans l'atmosphère intellectuelle de cette cité les Spirituels que furent Peire Oliu, Arnaud de Villeneuve et d'autres encore, sans doute. Cardenal n'aurait-il pas, à Marseille et à Montpellier, joué le rôle de ces «hommes lettrés» dont a parlé Salimbene aux alentours de 1249? L'histoire proprement dite ne nous permet pas de l'affirmer car elle ne nous apporte aucun document précis à ce sujet. Mais l'œuvre poétique de Cardenal ne peut-elle être, pour quelque part, tout du moins, considérée ici comme un véritable document?

Charles CAMPROUX  
(Cahiers de Fanjeaux n°10, 1975)

---

### Notes

---

- (1) *Cahiers de Fanjeaux*, 8. *Les Mendians en pays d'oc au XIIIe siècle*, Toulouse, 1973, 420-1.
- (2) *Poésies complètes du troubadour Peire Cardenal* (1180-1278), publiées par René Lavaud, Toulouse, 1957, 606-626.

- (3) *Histoire de Marseille*, publiée sous la direction d'Edouard Baratier, Toulouse, 1973, 91-2. Voir également *La vie de Sainte Douceline* par R. Gout, Paris, 1927, Introduction, 25. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Cardenal quitte Marseille en 1257, l'année même du traité du 2 juin « véritable capitulation des marseillais» : « Désormais la ville acceptait à sa tête un viguier comtal, la commune était supprimée et tous les biens et revenus attribués à la cour royale ». On pourrait voir un écho de cette spoliation dans le poème LXXII édit. Lavaud, strophe 2.
- (4) Voir Jean Boutière et A.-H. Schutz, *Biographies des troubadours*, Toulouse-Paris, 1950.
- (5) Voir Charles Camproux, *Peire Cardenal. Troces causits* (C.E.O. Université Paul-Valéry), Montpellier, 1970, 14-18 : Le siècle de Cardenal.
- (6) En ce qui concerne les liens intellectuels entre François et la civilisation des troubadours voir, par ex. Joseph Salvat, article *François d'Assise* dans *Dictionnaire des Lettres Françaises. Le Moyen Age*, Paris, 1964, et *La vie de Sainte Douceline*, 5-6.
- (7) *Vie de Sainte Douceline*, 18-20.
- (8) *Poésies complètes du tr. Peire Cardenal*, 163, notes explicatives.
- (9) *Cahiers 8* : F.-R. Durieux, *Approches de l'histoire franciscaine du Languedoc au XIIIe siècle*, 84.
- (10) *Cahiers 8* : E. Baratier, *Le mouvement mendiant à Marseille*, 184.
- (11) *Vie de Sainte Douceline*, 25.
- (12) *Cahiers 8* : F.-R. Durieux, *article cité*, 87.
- (13) *ibid.*, 92.

- (14) Voir Arnaud de Vilanova, *Obres catalanes. 1 : Escrits religiosos*, Barcelona, 1947, 12-15-17-19-21-29.
- (15) *Cahiers* 8, 90-91.
- (16) Je citerai Cardenal d'après la numérotation de l'édition Lavaud (voir note 2).
- (17) A ce sujet voir, par ex., Charles Camproux : Préface à *Flamenca* dans *Mélanges offerts à Monsieur Paul Imbs*. (Travaux de Linguistique et de Littérature publiés par le centre de Philologie et de Littérature Romanes de l'Université de Strasbourg), 1973, 649-662.
- (18) *Article cité*, 95.
- (19) Bernard de Ventadorn, I, vers 5-6 (dans Bernard de Ventadorn, *Chansons d'Amour*, Edit. Moshé Lazar, Paris, 1966, 60).
- (20) *Vie de Sainte Douceline*, 143.
- (21) LX, v. 11-12 édit. Lavaud.
- (22) Ce qui est confirmé par l'étude de Yves Dossat, *De Vaudès à Saint François à Montauban* dans *Cahiers* 8, 403-413.
- (23) XXXVIII édit. Lavaud.
- (24) XXIV édit. Lavaud.
- (25) Voir, par ex., LXXVII, v. 9-13 : *A greu sera est segle en l'estament - Que a estat, segon que ausem dir, - Que om era cresuts ses sacrament, - Ab sol la fe, si la volguès plevir - E veritats èra ses escondire* (se justifier).
- (26) Voir Paul Ourliac, *Troubadours et Juristes* dans *Cahiers de Civilisation médiévale*, VIIIe, (1965), 159 et suiv. –

- (27) *Matth.* v, 33-37 (le verset 37 ne dit-il pas explicitement: " que votre témoignage soit "oui! oui ", "non! non!" ce qui est dit de plus vient du Mauvais. »?). –
- (28) Voir Yves Dossat, *Opposition des anciens ordres à l'installation des Mendians*, dans *Cahiers* 8, 270.
- (29) *Ouv. cité*, 101. –
- (30) P.-A. Amargier, *Les Frères de la Pénitence de Jésus-Christ ou du Sac*, dans *Provence Historique* xv (1965), 158-161.
- (31) *Vie de Sainte Douceline*, 25.
- (32) « Et la Convoitise écorche, tond, pille, accuse et pend. Car nul suzerain (*doms* : dominus) ne s'applique sinon à avoir promptement l'argent de ses hommes, leurs étoffes, leurs vins et leurs blés, puis il ne lui en chaut si la pauvreté les harcèle », v. 15-20.
- (33) *Vie de Sainte Douceline*, 6.
- (34) *Ibid.*, 10.
- (35) *Ibid.*, 163.
- (36) *Ibid.*, 43.
- (37) Voir, par ex., ce qu'en dit Gilson dans *La philosophie au moyen âge*, Payot, 1947, 439-440.
- (38) *Vie de Sainte Douceline*, 57.
- (39) *Ibid.*, 100.
- (40) *Poésies complètes du troub. P. C.* 46 note 2.
- (41) *Vie de Sainte Douceline*, 171.

- (42) *Ibid.*, 20.
- (43) *Ibid.*, 110.
- (44) F.-R. Durieux, *article cité*, 90.
- (45) *Encyclopaedia Universalis*, 7 (1968), 365.
- (46) M. de Fontette, *Les Mendiants supprimés au 2<sup>e</sup> concile de Lyon (1274). Frères Sachets et Frères Pies*, dans *Cahiers* 8, 209.
- (47) *Vie de Sainte Douceline*, 165.
- (48) *La philosophie au moyen âge*, 440.
- (49) *Ouv. cité*, 181.
- (50) 122-124 et 150
- (51) P. Jacques Cambell O.F.M., *Vies occitanes de Saint Auzias et de Sainte Delphine*, Romae, 1963.
- (52) *Ouv. cité*, 207.
- (53) Les premiers sont les poèmes (je transcris par commodité en chiffres arabes les chiffres romains de l'édition Lavaud) : 13-17-28-32-33-38-46-49-54-55-57.64- 72-76-79; les seconds sont les poèmes 19-31-35-37-43-52-66-67-68-70-73-80.
- (54) Dans *Cahiers* 8, 144 et suiv.
- (55) *Vie de Sainte Douceline*, 22.
- (56) Cité par Gout. Introduction à *Vie de Sainte Douceline*, 20.
- (57) « *Los paures qu'el costumava, per amor de Dieu, « tenir» en son hostal* ». *Vie de Sainte Douceline*, 45.

- (58) J. Paul, *Evangelisme et Franciscanisme chez Louis d'Anjou*, dans *Cahiers* 8, 388.
- (59) Lavaud traduit par « l'être en détresse » le *cochatz* du texte qui signifie exactement « le pourchassé, le banni, l'exclu ». Il semble donc probable que les pauvres dont il s'agit ici représentent les victimes de la  
a. Croisade.
- (60) Douceline refuse les *grans rendas* qu'on lui offre (*Vie de Sainte Douceline*, 83).
- (61) Vie de Sainte Douceline .. *Non metia s'esperansa en « las falsas riquesas » mais en la sancta pau pertat*, 270
- (62) Pour Douceline, seule la pauvreté est « prix du royaume du ciel », 75.
- (63) *Vie de Sainte Douceline*, 76.
- (64) La conduite opposée d'un grand prince est celle que dépeint la *Vie occitane de Saint Auzias*, 104 et 106.
- (65) *Vie de Sainte Douceline*, 81.
- (66) Le sens du mot *esperital* réclamerait une étude sémantique détaillée, car il présente des connotations contextuelles certaines. Toutefois on ne se trompera pas beaucoup en donnant à son noyau sémique la valeur: « dégagé des choses de la terre », ou tout au moins « qui essaie de se dégager des biens de ce monde », et, d'une façon encore plus précise « qui désire se conformer à l'esprit de l'Evangile de la façon la plus étroite ». Le substantif *esperital* désigne les « zelanti » de l'Evangile : en pays d'oc, on aurait pu dire les « Purs » de l'Evangile ou encore, dans le langage troubadouresque « Les Parfaits Amants » de l'Evangile.
- (67) *Vie de Sainte Douceline*, 268.

(68) *Ibid.*, 74 et 77.

(69) *Ibid.*, 78.

(70) XXXVII (*un sirventès vuelh far dels auts glotos*), v. 1-3 et 17-18.

(71) Voir Chabaneau, *Sermons et préceptes religieux en langue d'oc du XIIe siècle*, dans *Revue des Langues Romanes*, où par ex., « *vidi ympium superexaltatum* » est traduit par: « *vi lo fello sobre-essaltatz* », 18-116.

